Mystérieuse affaire au Waldhaus

Autor(en): **Léonard, Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **24 (1978)**

Heft 4

PDF erstellt am: **30.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-848689

Nutzungsbedingungen

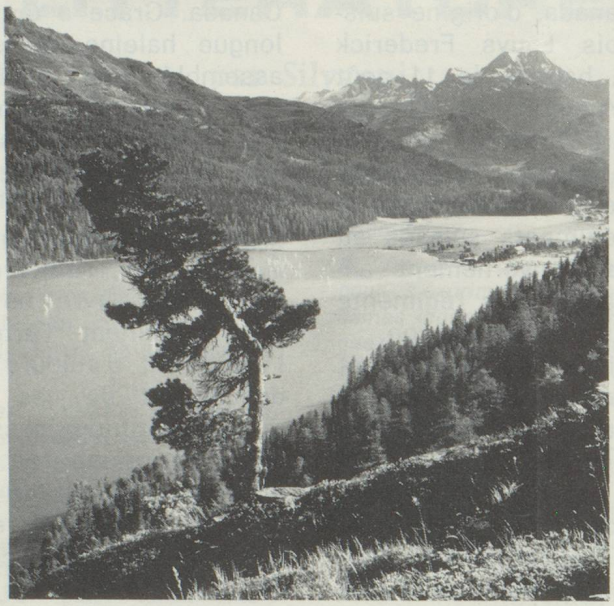
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



Sils-Maria, entre les lacs de Sils et de Silvaplana, est situé dans un site protégé de la Haute-Engadine. - A l'arrière-plan, le Piz la Margna/Grisons. - Au fond, à droite, l'on devine l'hôtel Waldhaus.

Mystérieuse affaire au Waldhaus
par Jean Léonard de Meuron
Décembre 1975

La Comtesse de Romhild allait passer ses vacances de Noël en Suisse dans un hôtel cinq étoiles non loin d'un petit village montagnard, Sils Maria, qui n'est pas très éloigné de St-Moritz. Cet hôtel, un ancien château transformé depuis assez longtemps, est situé près de toutes sortes de pentes de ski. Si on aime nager, il suffit de traverser un couloir vitré qui sort de l'hôtel, et traversant la neige arrive à une magnifique piscine. Les chambres, aussi grandes qu'un appartement surplombent le paradis du ski, avec tout leur confort. Enfin, voici l'hôtel où la Comtesse de Romhild allait habiter pendant ses vacances de Noël.

La Comtesse se prélassait dans la Rolls Royce qui la conduisait à l'aéroport d'Honolulu où son hélicoptère l'attendait. Elle avait toujours son fidèle Nestor qui la suivait. Nestor était majordome et maître d'hôtel de Madame la Comtesse de Romhild. Assis à sa droite il attendait la fin de ce silencieux voyage. A l'arrivée, le chauffeur les fit sortir et donna les multiples mallettes de la Comtesse à Nestor. Un peu plus loin, un lugubre pilote les attendait devant un grand hélicoptère bleu. Nestor se déchargea dans la cale et ils montèrent à l'intérieur. Un poste de télévision était à leur disposition. Pendant le voyage qui dura assez longtemps, la Comtesse dormit et Nestor but un verre de lait en regardant un film qui se passait en Afrique. Après avoir fini son lait, Nestor s'endormit également. Ils arrivèrent enfin à l'aéroport de Zurich. Après avoir réveillé Nestor le pilote lui demanda de réveiller la Comtesse qui dormait toujours. Elle bailla trois fois puis sortit de l'engin. Après avoir passé la douane et s'être fait fouiller chaque petite mallette, ils purent aller appeler un taxi pour les emmener à Sils Maria. L'arrivée au Waldhaus fut triomphale. Le portier leur ouvrit la porte, un jeune valet de chambre aida Nestor à porter les mallettes et c'est ainsi qu'ils arrivèrent devant le bureau du concierge. C'était un homme d'une quarantaine d'années qui connaissait tout le monde dans l'hôtel et qui avait toujours le sourire à la bouche. Dès qu'il vit la Comtesse, il lui serra la main et lui tendit leurs clés.

Pour monter, ils prirent l'ascenseur. Après que Nestor ait ouvert la porte, la Comtesse entra. Elle dit qu'elle allait se changer et qu'après il pourrait ranger ses affaires dans la somptueuse armoire du XVe siècle qui était dans sa chambre. Quand elle descendit, les huit coups avaient déjà sonné à la pendule du grand salon. Comme la salle à manger venait d'ouvrir ses portes, elle se dirigea vers le maître d'hôtel qui lui montra sa table près d'une fenêtre. Pendant le diner un homme d'une soixantaine d'années demanda à la Comtesse si elle voulait bien partager une bouteille de Bourgogne 1946 avec lui. Après avoir accepté, elle lui demanda son nom. La Comtesse ne s'attendait pas au monde à ce que l'homme allait répondre. Ce qu'il répondit fut : « Mon nom, Madame, est Baron de Millowin ». Après avoir bu tout leur vin, ils passèrent au salon où un groupe de musiciens jouait du jazz.

Sa soirée finie, la Comtesse remonta dans sa chambre. Après s'être mise en chemise de nuit et avoir déposé ses bijoux sur sa table à maquillage, elle se mit dans son lit et lut « la mystérieuse affaire de Styles » d'Agatha Christie en se moquant de ces « ridicules histoires ». Mais elle ne savait pas que quelque chose de la sorte allait lui arriver.

Le lendemain matin, après avoir mangé un somptueux petit déjeuner la Comtesse se fit conduire à une pente de ski. Comme elle n'était pas très bonne en ce genre de sport elle commença par de petits parcours, mais comme elle venait de découvrir que le ski est un sport magnifique elle commença à prendre des pistes plus longues et plus difficiles jusqu'à tel point qu'elle finit par tomber la tête la première dans la neige. Ne pouvant pas se relever, elle essaya de crier mais comme sa tête était en partie sous la neige elle ne pouvait pas utiliser ce moyen de secours. Elle sentit qu'elle allait bientôt geler de froid ou mourir de faim. Ses espoirs étaient bien maigres ; d'ailleurs tous les skieurs s'éloignaient au fur et à mesure. Au moment où elle allait perdre tout espoir et se laisser geler la figure, elle sentit quelqu'un la soulever et à son étonnement général, le Baron de Mollowin se tenait devant elle, un sourire aux lèvres. Après les sincères remerciements de la Comtesse pour lui avoir sauvé la vie, ils redescendirent la piste que la Comtesse avait entreprise. Passant devant un petit restaurant, ils s'y arrêtèrent pour boire un chocolat chaud.

De retour à l'hôtel le concierge donna une lettre à la Comtesse. Après l'avoir mise dans son sac elle se dirigea vers le maître d'hôtel pour lui demander, après l'accord du Baron, de dorénavant les mettre à la même table. Ensuite, elle monta dans sa chambre et après avoir enlevé sa combinaison de ski et s'être mis une robe à dentelles, elle ouvrit la lettre et quelques secondes plus tard, s'assit sur son lit d'un air ébahi. La lettre disait : « Chère Comtesse, Déposez un million de francs suisses derrière le sapin près de la piscine. Vous avez jusqu'à demain soir, jeudi le 12. Ne parlez à **personne** de

cette lettre. Si vous ne faites pas ce que cette lettre vous dit, un malheur vous arrivera. M. X. ».
N'en croyant pas ses yeux, elle relut la lettre. Alors, prise d'une fureur incontenable, elle sortit de sa chambre en laissant la porte ouverte et se dirigea vers la chambre du Baron. Elle frappa à la porte sans succès. Ensuite elle descendit au salon où elle espérait trouver le Baron, mais à sa grande déception il ne s'y trouvait point. Elle remonta à sa chambre en vitesse car elle venait de se rappeler qu'elle avait laissé sa porte ouverte. Quand elle arriva devant sa porte elle entendit du bruit du côté de la chambre du Baron. Alors, en vitesse, elle ferma la porte de sa chambre et alla frapper à sa porte. Il était en peignoir de bain, il lui ouvrit la porte.
« Frédérico, dit-elle (ils s'étaient dit leurs prénoms au petit restaurant au bas de la pente de ski) « où étais-tu » ?
— Dans mon bain.
— J'ai reçu une lettre de menaces !
— Pardon ? dit le Baron d'un air étonné.
— Je te le répète, j'ai reçu une lettre de menaces ». Après la lui avoir lue, elle lui demanda son avis.
— « A mon avis, « dit-il » tu ne devrais en aucun cas déposer ce million près de la piscine. Qu'est-ce qui pourrait t'arriver ? Rien ! Personne ne peut entrer dans ta chambre. »
La Comtesse l'ayant remercié, repartit dans sa chambre. Sa broche en diamant, son collier de perles et ses bagues en émeraude avaient disparu !...
« C'est incroyable » pensa-t-elle, « ces bandits seraient télépathes par hasard ». Mais n'étant pas très sûre du vol de ses bijoux, elle essaya de les chercher, mais sans succès. Alors, prise de panique, elle se précipita vers la chambre du Baron.
« Frédérico, viens vite dans ma chambre voir ce qui est arrivé ».
Quand il entra, il dit : « Hé bien, je ne vois rien d'étrange.
— Mes bijoux, mes beaux bijoux... ils ont tous disparu.
— Allons, allons, ils sont peut-être tombés par terre. Regarde, une enveloppe avec ton nom imprimé dessus. »
La Comtesse l'ouvrit avec soin et lut : « Comtesse, vous nous avez trompés. Voilà pourquoi nous vous avons dérobé vos multiples bijoux. Vous avez jusqu'à demain soir pour déposer l'argent prévu à l'endroit convenu dans la dernière lettre. Si l'argent n'est pas là, malheur à vous.
— Qu'en penses-tu ? dit la Comtesse.
— A mon avis, aucun argent ne devrait être procuré à ces maîtres chanteurs.
— Je m'en vais consulter Nestor ». Elle sortit.
Quand elle entra chez Nestor, il se trouvait à son bureau ; alors, se levant il dit : « Entrez. Je m'excuse, mais j'étais en train d'écrire à ma mère qui est très malade.
— Je viens vous consulter car on m'a envoyé deux lettres de menaces me disant de déposer un million de francs suisses près de la piscine. Alors j'ai pensé que je devrais venir vous demander l'adresse d'un détective qui pourrait me défendre en cas de besoin et qui pourrait enquêter pour trouver qui sont ces charlatans qui veulent me dépouiller de mon argent ». Dit la Comtesse.
— Vous avez bien fait de venir me demander çà. Avant de faire l'école hôtelière et de me mettre à votre service, j'étais dans un club de détectives juniors où je fis connaissance avec un de mes meilleurs amis, Bill Jones, qui est maintenant parmi les meilleurs détectives privés au monde. Donc si je lui demandais de l'aide, il viendrait sûrement de New-York, surtout si il savait l'importance de cette affaire. Avec votre permission, je lui téléphonerai sans tarder ».
— Mais bien sûr, Nestor. Téléphonez-lui au plus vite ; je sens que cet homme est celui qu'il me faut s'écria-t-elle.
De retour dans sa chambre, elle se sentit beaucoup mieux. Elle prit un bain, puis se prépara pour le diner. Pendant le repas tout se passa bien ; quant au menu il fut abondant. Dans son lit, la Comtesse pensa au lendemain en frissonnant, mais comme elle avait confiance en M. Jones, le fameux détective, elle s'endormit toute heureuse.
Le lendemain matin, elle ne vint pas manger son petit déjeuner. Et elle ne se montra pas non plus au déjeuner. Vers quatre heures, à son arrivée, M. Jones demanda où était la chambre de la Comtesse de Romhild au concierge. Quand il arriva à la porte, à son grand étonnement entr'ouverte, il vit par la fente la Comtesse allongée sur son lit, du sang sur sa chemise de nuit. Alors, sans hésitation, il redescendit le grand escalier pour se retrouver devant le bureau du concierge.
— « N'avez-vous pas trouvé la chambre ? C'est pourtant simple : vous montez au deuxième étage, puis vous tournez à... » Il fut interrompu :
— « J'ai bien trouvé la chambre dit Jones, mais êtes-vous sûr que c'est bien la Comtesse de Romhild qui l'habite ? »
— « Certain. Pourquoi ? »
— « Je suis bien triste, mais je dois l'avouer, je viens de voir la Comtesse morte sur son lit. »
— Pardon, dit le concierge, morte ? C'est incroyable... A ce que je sache, il n'y a pas d'assassin dans cet hôtel »
— « Je n'ai jamais dit qu'elle avait été assassinée ; il pourrait s'agir d'un suicide ».
— « Oh, non ! Cette femme avait le goût de la vie. J'en suis certain. »
— « On ne peut être certain d'un meurtre avant d'avoir la preuve de sa réalité. »
— « Est-elle blessée ou est-elle étranglée ? »
— Elle est blessée dans le dos. Un poignard ou quelque chose de la sorte a été utilisé pour la tuer. Quand je suis entré dans sa chambre la fenêtre était ouverte. Permettez-moi de monter récolter des indices ; pendant ce temps, vous aurez l'obligeance d'appeller une ambulance. » Et il remonta l'escalier quatre à quatre. Une fois dans la chambre, il prit des photos et chercha dans les tiroirs, sous le lit et dans l'armoire, puis il chercha dans la valise de la Comtesse sans succès. Enfin, il regarda dans la table à maquillage. Cachées dans une boîte à poudre, il finit par trouver les deux lettres que la Comtesse avait reçues de l'étrange M. X. Il les mit dans sa poche quand soudainement, la poignée de la porte tourna. Nestor entra et voyant M. Jones, il lui serra la main et lui demanda :
— « Avez-vous vu la Comtesse ? J'espère que vous trouverez ces chenapans qui s'amusent à faire peur à ma bonne maîtresse. »
Comme M. Jones avait un air si étrange, Nestor avança et à sa plus grande surprise vit la Comtesse dans son lit, du sang sortant de son dos. Au moment où il allait s'agenouiller devant elle, la Comtesse se retourna et murmurant que la tomate écrasée avait fait son effet, se mit à rire de tout son cœur. Et la minute d'après une ambulance arrivait ; pas une ambulance police-secours, mais une ambulance d'un hôpital psychiatrique des environs. Le concierge venait de recevoir un coup de téléphone d'un collègue de M. Jones lui apprenant qu'il avait été chargé de retrouver la Comtesse; elle s'était échappée d'un hôpital psychiatrique à Honolulu. Après une longue enquête à ce sujet, il venait de la retrouver.
De retour à Honolulu, dans sa chambre, la Comtesse se tordait encore les côtes de son « ingéniosité ».

(Nouvelle écrite alors que l'auteur avait 12 ans)

J. L.